

XYZ. La revue de la nouvelle

John Francis Scott Fitzgerald et l'art de la nouvelle

Marie-Josée Rinfret



Numéro 12, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rinfret, M.-J. (1987). John Francis Scott Fitzgerald et l'art de la nouvelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 69–72.

John Francis Scott Fitzgerald et l'art de la nouvelle

Marie-Josée Rinfret

Né en 1896 à Saint-Paul dans le Middle West, John Francis Scott Fitzgerald fait partie de cette génération tourmentée qui a laissé derrière elle des noms connus, tels Faulkner et Hemingway, qui ont marqué la littérature contemporaine. Écrivain fort controversé, Fitzgerald est considéré comme un maître très prolifique de la nouvelle: il en a écrit un grand nombre au cours de sa courte vie (il est mort à quarante ans), en plus de quelques romans, dont *Gatsby le magnifique*, un livre remarquable, acclamé par la critique. Toute son oeuvre illustre bien sa façon particulière de voir les choses. Ainsi, tout se rapportait à ce qu'il vivait intensément, une vie tumultueuse conforme à l'image qu'il projetait autour de lui: un ensemble de sensations étourdissantes.

Fitzgerald fait ses premiers pas dans le monde littéraire dès l'âge de treize ans, en écrivant des récits dans la revue étudiante de l'école qu'il fréquente. En 1920, il publie son premier roman, *This Side of Paradise* (l'Envers du paradis); c'est véritablement le début de sa carrière d'écrivain. La réussite lui sourit enfin et lui ouvre de nouveaux horizons: «Alors, soudain, tout changea, quand se leva le premier vent violent du succès et le délicieux voile de brume qu'il apporte... et je me réveillai chaque matin dans un monde d'excitation et de promesses ineffables.»

Le succès, le bonheur, l'argent seront alors les plus fidèles compagnons de Fitzgerald. Avec sa femme Zelda, il mènera une vie extravagante, traversée par de longues périodes d'exaltation. Il découvrira l'Europe, voyageant en Angleterre, en France, en Italie; puis il s'installera sur la Côte d'Azur avant de revenir aux États-Unis. Cette existence mouvementée durera dix ans.

Ces dix années sont d'ailleurs les plus représentatives de sa jeunesse. Fortement marqué par son époque, Fitzgerald succombera facilement à l'attrait de l'argent et le dépensera sans se soucier de l'avenir: toute son attitude démontre un immense désir de ne vivre uniquement que pour le plaisir.

Attiré très tôt par l'univers des riches qu'il a d'abord secrètement admiré, il s'intégrera pourtant à ce monde d'un autre milieu, conscient de sa notoriété publique. L'atmosphère enthousiaste des endroits sélects où se cotoient des foules de gens à l'allure distinguée le fascine. Et cette classe réservée à l'élite se transformera rapidement en un centre d'intérêt particulier, lui servant de décor, dans plusieurs nouvelles, pour mettre en scène son bouleversant roman d'amour avec Zelda.

C'est dans *Gatsby le magnifique* que le thème récurrent de la richesse sera le mieux exploité par Fitzgerald. Il y décrira une jeunesse désabusée, pour qui tout est permis: la fortune, le luxe, l'opulence. Cet univers hermétique, réservé aux mieux nantis de la société, a toujours exercé sur lui une très grande attirance, peut-être à cause de son origine modeste. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il s'est senti rejeté par tous ces gens privilégiés. Il sait que son infériorité sociale lui impose des limites.

Fitzgerald prétend quand même s'identifier aux riches qui détiennent un certain pouvoir et il vit exactement comme eux, obsédé par la puissance, envahi par le désir de s'affirmer, d'être le point de mire, de jouir de tous les moments inoubliables. Mais ce bonheur finira par s'évanouir. Séparé à plusieurs reprises de sa femme qui souffrait de schizophrénie, Fitzgerald continuera d'entretenir avec elle une relation suivie en lui écrivant de longues lettres: sa passion amoureuse ne s'éteindra jamais et la solitude la remplacera peu à peu.

Sa vie prendra alors un autre tournant. Il devra désormais se consacrer à l'écriture pour payer des dettes accumulées et pour subvenir aux besoins de sa femme internée dans un hôpital psychiatrique. La prospérité appartient maintenant au passé. Fitzgerald n'a pas d'autre choix que d'écrire pour survivre: «Il fallait continuer à être écrivain, puisque c'était ma seule façon de vivre.» Après sa montée fulgurante vers la gloire, il commence à entrevoir sa propre déchéance qu'il ne peut pas contrôler: c'est un gâchis insurmontable. Pour lui, tout se résume à un déclin trop précoce.

Il a tout perdu et n'a plus rien à espérer. Seul et au bord de la ruine, Fitzgerald cherche une échappatoire dans la consommation abusive d'alcool. Il y trouve un soulagement provisoire, et après quelques cures de désintoxication, son vice reprend le dessus. Sa lucidité s'estompe, c'est la descente aux enfers: «Toute vie est bien entendu un processus de démolition.»

La vision qu'a Fitzgerald de sa propre existence se rapproche davantage d'un certain détachement, d'une sorte d'indifférence, et il l'explique bien dans la nouvelle intitulée «Who's who and why»: «L'histoire de ma vie est celle du conflit entre un besoin irrésistible d'écrire et un concours de circonstances acharnées à m'en empêcher.»

Torturé par un sentiment de culpabilité trop lourd à porter, il cherche un point d'appui pour mieux assumer «le choc brutal du monde réel». Mais il n'y arrive pas : «Chacun est seul — surtout l'artiste. Cela va de pair avec la création. Je crée un monde pour les autres. Je fais partie de la désintégration des temps.»

Abandonné et oublié par ses proches, Fitzgerald se retrouve à Hollywood où on lui propose un contrat pour travailler sur un scénario de film. Il ne peut refuser cette offre qui l'amènera à bien connaître le monde du cinéma. Terrassé par une crise cardiaque, il ne terminera pas *le Dernier Nabab*, mais ce roman inachevé demeure son oeuvre la plus accomplie.

Même si le goût de la défaite l'a habité durant une partie de sa vie, Fitzgerald a toujours poursuivi un but précis: devenir le meilleur romancier de sa génération. Tantôt laconique, tantôt volubile à l'égard des critiques, il n'acceptait pas qu'ils lisent ses textes sans en comprendre le contenu: c'était un affront que de ne pas admettre ses qualités littéraires.

Il avait tant de choses à dire, à exprimer ouvertement! Mais il n'était pas le seul à vouloir se frayer un chemin en littérature. Ernest Hemingway deviendra un nom bientôt connu et Fitzgerald entretiendra avec lui une amitié qui se ternira, car les deux auteurs ont des conceptions différentes de la vie.

De nature plutôt instable, Fitzgerald éprouvait souvent des sentiments contradictoires: déception, joie, amertume, euphorie. Ses sautes d'humeur imprévisibles déterminaient aussi un comportement anti-social qu'il affichait avec beaucoup d'assurance.

Mis à part son caractère particulier, convenable ou détestable, Fitzgerald était doué d'un sens aigu de l'observation pour écrire tout ce qu'il analysait minutieusement. «Raconter les choses extrêmes comme si c'était les choses normales vous lancera dans l'art du roman.» Il arrivait ainsi à cerner chaque détail avec précision.

Dans son étude sur Fitzgerald, Andrew Turnbull mentionne «qu'il ne perdait jamais le désir d'émouvoir et d'amuser, de secouer la vie des bandelettes de la convention». Ses propos divertissants dénotaient une certaine forme d'humour et, par le biais d'expériences vécues, il savait reconstituer une atmosphère propice à la détente.

Pour la plupart autobiographiques, les récits de Fitzgerald sont empreints d'une grande sensibilité, d'où sa perception accrue de la réalité. Il sait raconter les événements qui ont marqué sa vie et rendre compte de toutes les émotions vivantes, comme s'il voulait les revivre une fois de plus. Il a d'ailleurs toujours accordé beaucoup d'importance à la présence du regret, car il n'acceptait pas ce qui disparaissait définitivement. Un de ses personnages exprime ainsi sa pensée: «Partout où nous passons, où

nous allons, où nous restons, quelque chose se perd — nous laissons quelque chose derrière nous. Rien ne peut jamais se répéter exactement...»

D'un style particulièrement concret, l'écriture de Fitzgerald s'attarde à décrire des images mêlées de tendresse et de désespoir. Sa préoccupation n'est pas d'éblouir le lecteur, mais bien de situer des faits dans leur contexte pour ensuite les animer d'une vitalité surprenante.

La lecture des nouvelles de Fitzgerald a le don de charmer, mais elle donne aussi l'impression d'une grande tristesse, comme si l'auteur lançait un cri de détresse à travers ces courtes histoires qui reflètent toute sa vie. L'échec d'une vie. Car Fitzgerald a cru jusqu'à son dernier souffle en ses illusions: «La vie me semblait un rêve majestueux.»

Si vous avez envie de plonger dans l'œuvre de Fitzgerald, *Love Boat* vous enchantera sûrement. Composé de quatorze nouvelles, au ton léger, quelquefois sérieux, souvent ironique, ce recueil est une révélation tout à fait séduisante à laquelle vous ne pourrez résister. «Chacune de mes nouvelles est conçue comme un roman. Chacune fait appel à une émotion particulière, et mes lecteurs doivent toujours s'attendre à quelque chose de nouveau, dans le fond sinon dans la forme.»

Bibliographie sur Fitzgerald

LE VOT, André, *Scott Fitzgerald*, éd. Julliard, 1979.

TURNBULL, Andrew, *Scott Fitzgerald le magnifique*, éd. Robert Laffont, 1964.

ŒUVRES DE FITZGERALD

Romans

L'Envers du paradis

Gatsby le magnifique

Tendre est la nuit

Le Dernier Nabab

Nouvelles

Les Enfants du jazz

Le Garçon riche

Un diamant gros comme le Ritz

Love Boat

Histoires de Patt Hobby

La Fêlure